

L'Orgie, la Neige

Patrick Grainville

L'Orgie, la Neige

Romans

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

© Éditions du Seuil, janvier 1990, pour *L'Orgie, la Neige*.

ISBN 978-2-02-106784-2

© Éditions du Seuil, 2010, pour la présente édition.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication

*Pour Catherine et Jean-Christophe
mes deux élèves disparus
au vif de leur adolescence.*

Dans la nuit j'ai senti l'odeur de la neige. Je ne savais pas qu'un immense hiver commençait et qu'il allait délimiter à jamais pour moi la forteresse du bonheur. Peut-être que je rêvais, je n'osais me lever... j'écoutais, j'épiais dans mon lit au accident du silence qui trahirait la présence de la neige, son glissement léger. J'avais peur que se défasse ma chimère. Car j'attendais la neige depuis toujours comme l'apocalypse de la blancheur. Il neigeait sur la mer, j'imaginai ce miracle muet. La plaine marine sans bruit sous la mitraille. La neige sur les forêts, les champs, les routes. Dans l'invisible elle ruisselait. Il me suffisait de me glisser hors du lit, d'écarter le rideau, d'ouvrir grand la fenêtre, de scruter les ténèbres, et dans le halo de lumière émané de ma chambre peu à peu je distinguerais ces estafilades plus pâles, les petites graines filantes, leur fourmillement glacé. Toute la neige m'apparaîtrait en colonnes continues, peuplant la profondeur, la neige des commencements, celle que j'attendais et qui allait me sauver.

Je me rendormais. Je croyais entendre des cris d'oiseaux fuyant devant le vent du nord. Cet effroi dans la neige et la nuit, l'orgie des cris... L'exode : ce mot épique, immémorial et douloureux me hantait... d'oiseaux blancs, de neige noire. Puis il me semblait que les oiseaux n'avaient jamais crié, que j'avais rêvé encore. Peut-être qu'il pleuvait, cette pluie normande et triste, tissant son grand réseau de larmes, qui engraisait les pâturages et pourrissait la vie. J'avais peur de me réveiller tout à fait, de regarder le monde et de le retrouver trivial et bigarré, foutoir de haies, de propriétés minuscules, ce pimpant bocage où je macérais.

L'Orgie, la Neige

Neigeait-il ?... L'invasion allait changer le décor et assouvir ma soif. J'avais soif. J'ai toujours eu soif de grand froid. Seule cette extrême sévérité de l'hiver sans merci pouvait m'empêcher de mourir. À quinze ans, je venais brutalement de me représenter la mort. Cette rupture cruelle, le cadavre sous la terre. Ma vision se précipitait, ne m'épargnait nul détail. Ce fut une révélation noire. L'épouvante d'un coup me vida de toute forme d'espoir. Je tombais, le vide s'ouvrait, m'engloutissait. J'allais mourir, nous allions tous mourir. Je vis le néant. Je mesurai sa sauvagerie. Il avalait le monde.

Je ne sais pourquoi la neige fut toujours pour moi l'antidote de la mort. Incolore et glacée, elle est si proche pourtant du visage de la mort. Mais la neige m'enivrait, éveillait en moi le désir de chasser les grands oiseaux fuyants. Elle me soulevait. J'étais debout, armé, elle m'appelait. La neige fut toujours la figure de l'épopée. Je chevauchais dans ses tourbillons blêmes. J'étais heureux. Je vivais. J'étais redevenu l'enfant invulnérable. Je priais pour qu'il neige, pour que la terre profonde, humide, celle des germes et de la corruption, la terre des naissances et de la mort, d'un coup se cache, dérobe sa matrice et sa tombe. La neige était mon armure blanche, elle était le salut. Je rêvais aux murailles du grand château hivernal qui nous protégerait des tiédeurs, des croissances mortelles. Je voulais qu'il fasse très froid, si froid que reculeraient les chaudes complicités. Le printemps m'a toujours paru douteux. Dans les nids, on voyait les oisillons rouges déjà tout torturés, la convulsion de leur chair. J'avais peur. Je redoutais les expressions violentes de la vie, son appel éperdu, bestial. Grappe de petits oiseaux, tout en becs, forêts de becs, énormes, écarquillés, harcelés de vie, réclamant l'amour jusqu'à l'horreur. Cette gloutonnerie sexuelle, sans espoir...

L'hiver viendrait, immense, austère. La terre retrouverait sa candeur et sa pureté. Alors, je pourrais vivre sans peur. La joie renaîtrait. Une autre vie commencerait. Je me réveillais, je me rendormais. Je ne savais plus s'il faisait nuit, s'il faisait jour. Je me sentis tout à coup déprimé : non, la neige n'était pas venue. Puis je sombrai, la profonde nuit m'aspira dans son sein.

La porte s'ouvrit soudain. Mon cœur battit. Mon père entra. Il alla droit à la fenêtre, tira le rideau d'un mouvement théâtral. Je savais.

L'Orgie, la Neige

J'étais sûr maintenant. L'allégresse me submergeait. Il ouvrit grand les deux battants. J'avais bondi de mon lit, je courus en pyjama, me fouetta la bouffée de froid. Il s'exclama : « Regarde ! » J'étais pris dans les ondes de son triomphe. Je regardai. La neige était là, partout, abondante, infinie. Son paysage barbare s'étendait sous le ciel gris. La voix de mon père chantait. Le sang affluait vers mon cœur en vagues de félicité. La blancheur était venue, continue, rigoureuse. Il n'y avait plus de haies, d'arbres mesquins, de taillis, de limites. Tout était grand et beau. Une force était venue, une poussée de froid qui m'émerveillait. Et mon père me dit : « C'est un grand froid qui vient de Norvège. » Chacun de ses mots me saisit de son impact magique. Un personnage était venu, un événement colossal qui transfigurait le monde. Mon père se tut, regarda et dit, déclamatoire, l'air faussement inquiet : « Ce n'est pas fini ! »

Tout commençait enfin. Nous jubilions aux portes de l'épopée. Mon père m'offrait la neige et la résurrection. Dans l'aube le paradis promis.

Un flocon respire au bord de ma fenêtre. Je vois son réseau d'impalpables branchies.

Il neige et je n'ai plus peur. Je sais que je suis immortel.

C'étaient les vacances de Noël. J'étais libre de parcourir le Nouveau Monde. Ma mère et mes sœurs assistaient à mes préparatifs, excitées, bondissant d'une pièce à l'autre, me prodiguant des recommandations. Notre chienne qui s'appelait Noire manifestait elle aussi des marques de fébrilité. Elle savait que nous allions bientôt foncer dans la campagne complice. Toute notre famille détenait au plus haut degré le sens de la neige, c'était une mémoire archaïque, un don quasi hallucinatoire, une folie déployée jusqu'aux confins de l'amour et du sacré.

J'avalai un bol de chocolat chaud, j'enfilai de grosses chaussettes de laine, puis mes bottes. Et moi qui n'étais rien, qui commençais à

L'Orgie, la Neige

douter de mon existence même, moi maigre adolescent pubère, soudain mes sœurs, ma mère me contemplaient avec ravissement car j'avais mission de rejoindre la légende du père, là-bas dans les bois et la neige. Partout je percevais une électricité, un souffle. Les sœurs gesticulaient en peignoir, décoiffées, avec leur haleine intime du matin, proche de ma bouche. Parce qu'il neigeait et que j'allais partir dans les champs, la forêt et que beaucoup d'oiseaux étaient venus du Nord.

Mon père m'apporta le vieux fusil à chiens, aux garnitures d'argent, au canon très long. Il avait appartenu au grand-père. C'était une arme miraculeuse. Sa portée était presque infinie. Mon père racontait avoir abattu une oie à la verticale – le coup du roi –, à près de quatre-vingt-dix mètres, alors que ses compagnons de chasse n'avaient pas daigné tenter une chance si improbable. L'oie visée au centre du ciel, comme à la cime de son axe, s'arrêta et tomba tout d'un bloc. Elle fracassa un pan de mare gelée. Les deux ailes de l'oiseau géant s'écartelèrent, blanches, dans l'eau noire, au milieu des plaques de glace comme des vitres cassées.

Depuis que je chassais, mon père avait acheté pour lui un fusil neuf, d'un prix modique, arme intrinsèquement vulgaire mais qui d'entrer dans notre féérique lignée se para peu à peu d'une qualité précieuse et se mit à accomplir des prouesses. Je n'avais pas encore de permis de chasse, j'étais trop jeune. Je chassais en fraude. Ma mère s'était fortement opposée à cette transgression qui nous menaçait de poursuites incalculables, d'amendes ruineuses. Sa peur m'exaltait, mes sœurs arrondissaient des prunelles angoissées. Elles étaient plus âgées que moi, elles étaient amoureuses, elles dessinaient dans leurs chambres le visage de l'amant idéal. Parfois, j'entrais par hasard et les surprénais à moitié nues, affalées sur leur lit et en train de pleurer.

Mon père brandissait l'arme anachronique qui me protégerait de tous les gardes-chasse de la terre. Car ce fusil tribal, nul permis officiel ne pouvait autoriser à le porter. C'était le fusil de l'aïeul. Il datait d'avant 14, il remontait à la lisière du XIX^e siècle. Il aurait pu tuer Victor Hugo. Mon père exagérait à peine. Le fusil jaillissait d'une

L'Orgie, la Neige

nuée de neigeuses années. Il était blanc comme l'infini du temps. Au bout de son canon on entendait un mugissement de bêtes traquées.

La veste de chasse avait d'abord été portée par mon père jusqu'à la quarantaine. Elle était belle, d'un jaune un peu passé, non pas dans ces tons bruns ou verts qu'offrent les panoplies fonctionnelles du chasseur moderne. C'était une veste unique, un soleil pâle. Le tissu réverbérait les traces de vingt ans d'intempéries, de courses et de tueries. C'était un grimoire vivant, raturé de sang, ponctué de sombres hémorragies et de mirages. Il était constellé de trous, d'écorchures, de gribouillis, d'éclaboussures cruelles qui avaient séché, s'étaient affadies au fil des pluies et des soleils jusqu'à donner une teinte orangée, apaisée, automnale comme si le destin tragique des bêtes assassinées s'était mué peu à peu en halos de réminiscences, en aura nostalgique. Mon père sous cette casaque avait connu le froid, le chaud, le désir, la fatigue, son cœur avait cogné. Je m'enfouissais dans ce placenta peuplé de signes. J'étais abreuvé d'échos, de paroles vivantes. Je revêtais l'habit paternel comme le manuscrit de la mort et de la vie même. Bible de mes origines. La tunique superstitieuse me faisait communiquer avec les chasses anciennes, les quêtes inconnes de mon géniteur que j'imaginai chevalier juvénile, lancé, au lendemain de la guerre, dans les marais et les forêts d'où je devais naître.

Ne croyais-je pas que j'avais été conçu lors d'une partie de chasse à laquelle ma jeune mère devait participer ? Au plus fort de la battue, le couple s'était écarté des autres chasseurs. Une marée de fougères rouges flottait sous les hêtres de la forêt d'octobre. Mon père se dépouilla de la veste qu'aujourd'hui je portais. Il écarta les cheveux blonds de ma mère pour embrasser sa bouche. Il la coucha dans le parfum de terre rousse et la prit entre deux meurtres de sangliers. Je possédais des photos d'elle et de lui datant de l'époque de ma naissance. Ils étaient beaux avec une expression de désir égoïste. Sur l'une d'elles, ma mère porte un béret noir posé de guingois sur sa chevelure, façon Garbo. Elle fume une cigarette. Elle fait un peu voyeuse. Lui, en costume rayé, élégant, maigre, cheveux noirs collés au crâne, a des airs de Gregory Peck, avec un sourire subtil. Il ne leur restait plus qu'à entrer dans les bois fauves, s'y coucher sous un hêtre

L'Orgie, la Neige

royal, dans l'orgiaque clameur des chiens traquant sangliers et chevreuils, des rabatteurs sonnant du cor. Et moi, je serais né d'un mélange de sanglier tué, de toison de chien écumant, de fougère flamboyante, de chasseur nu enfourchant une Diane blonde et belle, ma mère dont toujours je sus qu'elle aimait l'amour violent. Le couple formidable se noue, Gregory et Garbo, sous le baldaquin pourpre des hêtres. Je suis terrorisé. Cette ascendance toute-puissante m'écrase. Serai-je jamais à la hauteur de ces dieux sylvestres ?

... Mais suis-je bien sûr de cette naissance légendaire, au plus profond de la forêt, dans le tumulte des courses, des cris, des abois des chiens hirsutes ? La neige et son pouvoir de métamorphose n'était-elle pas en train de récrire ma destinée ? Avais-je été en vérité cet enfant-roi, né des dieux ? Un doute encore et, celui-là, atroce, radical, parfois me perçait sur mes origines. Cette angoisse me tenaillait surtout au cœur de l'été, saison que je détestais, où l'âme devenait la cible d'une lumière trop crue. Alors je ne pouvais plus fuir, mes manques étaient mis à nu. S'insinuait le soupçon d'une tout autre généalogie, indigne, d'enfant non désiré, fabriqué fortuitement au cours d'un coït raté. La grande forêt d'octobre, armoriée de rayons d'or et de fougères où s'étreignait un couple mystique, s'effondrait brutalement. Heureusement la neige avait pouvoir de restaurer le rêve. Car la vertu principale de la neige c'est la puissance. Il n'est puissance plus grande que celle de la neige. Aux pires moments de ma vie, son souvenir m'insuffle un regain de croyance et de vitalité. Je suis le fils de la neige et du sang des bêtes.

Sous la veste de chasse, j'avais glissé deux grandes feuilles de papier journal pour couper le vent. Ainsi avais-je la poitrine tissée de messages. J'avançais dans un corset de mots noirs. La veste et le journal étaient une gaine bruissante de langage. J'étais pris dans la colonne du Verbe même. Et les oiseaux en abondance qui venaient de la mer, vanneaux, pluviers dorés, courlis, colverts, étaient pour moi l'expression même du Verbe, de sa venue, un grand mouvement de lumière et de langue qui nous illuminait.

Je suis conscient de célébrer les temps mythiques d'un royaume à l'abri de la mort. Car cette période où j'ai tué excluait justement le temps et la mort. Il est des moments d'innocence absolue avant

L'Orgie, la Neige

l'entrée dans la durée, le décompte des années. À quinze ans, juste au début de la crise de l'adolescence, j'ai connu l'innocence des dieux lyriques et meurtriers. Soudain, certes, je venais d'entrevoir la fatalité de la mort. L'idée m'avait assailli l'été précédent. Le grand soleil d'août m'avait ouvert les portes de la maturité. En voyant les baigneurs couchés sur la plage en un grouillement de corps blanchâtres, je les avais sentis mortels, trop-plein de chair fragile, putrescible. Au moment même où je les avais désirés, j'ai su que nous allions mourir.

Une nuit, j'éjaculai violemment. Le plaisir me réveilla. Ma fenêtre était ouverte sur un carré de ciel tiède, étoilé, sillonné de chauves-souris. Je bandais toujours. Une barre de sang ardente. Toute la vie alors me fut donnée au paroxysme de la joie, au bord de l'éternité, mais dans le même temps ce fut un craquement de tout mon être. Au cœur de la déflagration lumineuse une digue se rompit, la nuit fit irruption, m'envahit un sentiment de perte, de nostalgie. J'étais vivant, j'étais mort. En un éclair, l'extase, le temps, la mort. Août terrible. Ce parfum de mer mûre, tous ces corps offerts dans l'entrelacs des vagues, des algues, des sables.

Mais la neige qui commençait et devait durer de longs mois, lors de ce grand hiver de 1962, tempéra la prémonition de la mort et du manque, en différa l'effet. Je devais jouir d'un sursis immense et glacé.

J'ouvris la porte, l'odeur m'enveloppa et le rayonnement m'éblouit. Je me vis ceint de cet éclat comme un chevalier de son haubert. J'étais frappé d'une gloire. Sur son autel, la neige me sacrait. J'étais le Lancelot de la blancheur.

Sous le ciel bas : l'aura... et ce parfum de cru, de froidure et d'ours blanc. Partout des renflements, des mamelons changeaient les perspectives, les rapports des choses. Le monde n'avait plus cet aspect creux, évidé, abstrait construit autour d'arêtes, de lignes dures. Il était tout amorti, à la fois amassé et plus vague, comme étouffé dans la stupeur de l'immaculé. Il n'y avait plus rien d'objectif. Mais tout était assujéti à un nouveau jeu de masses, de volumes doux et légers. C'était plus rond, plus flottant. L'œil ne dominait plus le paysage. Il devenait impuissant à intellectualiser, à tenir à distance chaque chose sous un concept différent. Une confusion, une pulvérulence farineuse égalisaient le décor, nivelant les contrastes. On était dans la neige. Le ciel en était noyé jusqu'à la gueule. Elle moutonnait partout, elle bouchait tous les trous. Elle était dense et blanche. On avançait dans cette blancheur. On la touchait. Je ne portais jamais de gants. Ils m'empêchaient de tendre mes pièges, d'appuyer avec précision sur la détente de mon fusil. Je plantais la main dans la neige. Elle était moelleuse, composée d'atomes frais. En surface la texture était un peu lâche, d'un coton fragile. De gros brins de peluche avaient été déposés par la dernière chute de flocons. Leur contour se découpait en efflorescences intactes accrochées à la couche inférieure déjà plus homogène et concentrée. Mais on ne peut pas décrire la neige. Il n'est que de détailler sa substance et ses formes pour perdre ses

L'Orgie, la Neige

suggestions majeures. Elle était là, c'est tout, comme une étrange providence, une fécondité d'une espèce singulière, car ce qui allait stériliser la terre, geler le sol, entraver les échanges des hommes avait à mes yeux valeur de plénitude et de naissance. J'en étais entièrement vivifié. L'univers était rond, mais de la seule rondeur que j'étais alors en mesure d'accepter, non pas d'une maturité solaire menacée de fermentation, mais d'une grosseur d'igloo, d'une fécondité polaire.

Noire était toute hérissée devant la neige. Pattes tendues, museau braqué, elle bondissait, s'arrêtait net, galvanisée, reculait, laissait échapper de courts abois. Elle ignorait si elle devait jouer ou fuir. Son pelage dans la neige prit aussitôt une teinte plus profonde et plus chaude. J'ai toujours observé ce pouvoir qu'avait la neige de rendre plus fauves les fourrures des bêtes. Le moindre chevreuil devenait plus intime, d'une animalité plus tiède. On voyait mieux son ventre roux, la blondeur de ses cuisses. La neige approfondissait la vie en l'isolant, en sertissant son foyer brûlant. Des lapins, des lièvres chauds nichaient dans la neige. On surprenait leur duvet tendre et tapi.

Noire était une bâtarde, une femelle sombre où dominait le briard mélangé de griffon et d'apports inconnus. Je ne savais trop à quel héritage il fallait imputer la longueur excessive des poils pour un briard. Noire n'était pas de race pure. Ses parents avaient forniqué hors des normes, violé le code généalogique, aventuré leur pedigree. Elle était née de cet écart. Et je l'aimais pour ce scandale. C'était une grande chienne brusque et bourrue. Sa toison presque noire comportait des zones grises, cendreuse, céruse. Elle avait les oreilles comme deux gros accents circonflexes qui à la moindre émotion se dressaient en angle aigu, drolatique et étonné. La queue formait un panache court et crochu, une sorte de balayette brutale qu'elle agitait pour un rien, qui claquait contre les meubles et renversait les objets. Noire était prodigieusement trapue, d'une silhouette fruste, primitive. Ce n'était pas un beau chien élégant comme ce setter feu, cette Diane rousse et sensuelle que je devais adorer plus tard vers la trentaine, c'était une bête massive, gothique et vigoureuse, enfouie sous une jungle de boucles. Une chienne d'apocalypse. Il fallait chercher les yeux de Noire sous les poils qui les voilaient. De l'enchevêtrement

L'Orgie, la Neige

laineux, alors, les prunelles émergeaient, brillantes, mouillées, le regard vivant de Noire. Je surprenais, j'interrogeais inlassablement ce regard de chien. Je poursuivais l'âme de Noire. La chienne me toisait surprise, avec un petit air interloqué, puis l'expression redevenait distraite, molle, un œil de chien passif. Mais quelquefois Noire me regardait vraiment. Je frémissais d'émoi. Noire semblait me reconnaître moi, son maître, moi-même, son compagnon de chasse. Elle me faisait signe, nous unissait dans son regard. C'était un regard un peu implorant. Et je scrutais les yeux de Noire. Je les voulais plus proches, plus précis encore. Je désirais qu'ils me parlent. Mais plus je forçais l'échange, plus les yeux me fuyaient dans leur éclat ambré, c'étaient des yeux de bête, des yeux lointains, tout moirés par l'instinct, une nostalgie immémoriale à mi-chemin entre le monde et moi. Noire me regardait du fond du temps, noyée dans son mystère. Je la perdais. J'étais jaloux de ses rêves, de ses désirs dont je me sentais rejeté. Jaloux qu'elle flaire le pied des arbres, les souches, les pistes innombrables. Ses passions m'excluaient. J'aurais voulu entrer dans l'univers de Noire. Je rêvais d'être chien comme elle pour humer l'autre monde, celui d'avant l'humanité, cette vie antérieure faite d'impulsions, d'appétits, de terreurs ignorées. Noire avait-elle peur de la mort ?

Parfois son indifférence me blessait. Nous étions à nous regarder presque tendrement quand une simple mouche voltigeant au-dessus du parquet la faisait s'élancer soudain. Trahissant notre complicité, elle courait derrière l'insecte. Ce n'était plus qu'un chien, rien qu'un chien. Ainsi mes intentions à son égard étaient-elles pleines de contradictions, car je désirais à la fois respecter l'altérité absolue de Noire, qu'elle m'invite à en partager la saveur et les secrets mais simultanément je tendais à l'amener vers mon humanité pour lui inspirer un amour qui eût ressemblé au mien.

J'avais emporté quelques pièges que j'avais l'intention de tendre à la lisière des bois, leur métal rouillé cliquetait dans ma main. À grandes enjambées je marchais dans la neige. Ma joie était géante. Le ciel gris et lourd promettait d'abondantes chutes. Mon exaltation était telle que j'aurais crié. Parfois, sous les ondes d'excitation, je me mettais à courir, à bousculer l'épaisse poudre glacée, je retroussais les

L'Orgie, la Neige

manches et y plongeais les bras. D'avoir touché la neige, mes mains devenaient rouges, une douleur poignante m'assailait, me transperçait le cœur. Je défailtais, mon regard se voilait, soudain la chaleur montait, dans mes doigts le sang bouillait. La neige me brûlait. J'ai toujours associé la neige au feu et au sang. Au cœur de la neige m'attendait un paradis de braises. Je respirais à pleins poumons. Je portais la neige à ma bouche, je reniflais son parfum de vase et d'anguille noire. Comme pour le regard du chien, il me fallait sonder la neige, en pénétrer la substance, la lumineuse semence. Et, aux limites extrêmes de ces noces avec l'élément, toujours l'échec me frôlait. Je touchais la neige, je la mangeais, je la bouleversais, j'en mesurais l'épaisseur dans ma main enfoncée jusqu'au poignet, je la brassais, je la piétinais, je la jetais autour de moi, je m'y agenouillais, je m'y serais couché si j'avais osé, je me serais mis à nu, noyé dans la neige. J'aurais attendu la douleur térébrante suivie par cette vague de chaud de mon sang fouetté. Mais la neige aux franges ultimes de son essence m'échappait elle aussi.

... Bien plus tard, si je me suis mis à écrire, ce fut pour rattraper les yeux de Noire dans la blancheur de la neige. Pour posséder enfin le monde et son amour.

Souvent un flocon isolé se détachait du ciel, glissait d'un vol spiralé vers le sol, comme la corolle d'un parachute, une fleur d'aubépine, puis un autre flocon, plusieurs... l'averse s'arrêtait, alors le jeu recommençait, entretenant un lien mobile entre la neige et moi. Ainsi, le fil qui avait tissé l'énorme tapis recouvrant le sol pouvait à tout moment reprendre son travail et enrichir la trame d'une nouvelle couche de motifs.

Les troncs noirs et luisants des arbres tranchaient dans la blancheur. Cette noirceur m'émouvait. Je la retrouvais dans certains accrocs du sol où la neige n'avait pas pris, certaines zones protégées, au pied des haies où s'égouttait l'humidité. Les merles, les étourneaux eux-mêmes se détachaient noirs contre la neige. J'aimais ces éclats de nuit. Car la neige me renvoyait à une mémoire noire, à un songe ancestral. Il y avait du médiéval dans la neige. Elle exhibait à la fois la surface la plus neuve, la plus virginale tout en m'abîmant dans les lointains du temps, comme à la racine même d'un arbre

L'Orgie, la Neige

généalogique de frimas, de grands froids, de chasses, de famines, d'épopées glacées. Il y avait ce Waterloo de neige. Mes parents avaient reçu aussi cette carte postale qui représentait un tableau de Bruegel : *Chasseurs dans la neige*. L'image m'hypnotisait. Ils chassaient, à plusieurs siècles de là, de moi, au tout début de la peinture et de l'histoire, avec le même émoi, à l'horizon des temps barbares. Je possédais encore un vieux livre de lecture qui avait appartenu à mon père et qui devait remonter à la Première Guerre mondiale. Chaque chapitre était exemplaire : « L'été », « La maladie », « Une visite aux grands-parents », « Les vacances »... Puis « La neige » ! Cette page me fascinait particulièrement. L'on voyait une pente enneigée où des enfants vêtus de noir, coiffés de bérêts jouaient avec un traîneau. Plus loin, au pied d'un arbre, étaient disséminés des oiseaux noirs. Ils avaient froid, cherchaient leur nourriture. Je ne pouvais plus quitter cette scène des yeux. Une sensation d'extraordinaire sauvagerie m'étreignait. La neige était sauvage. Oui, si j'associais librement d'autres impressions à partir du mot neige, je voyais Waterloo, Verdun, Vierge, épopée, Tolstoï et sa diphtongue de flocons... exil, exode, vestales, belles oies du Capitole, Homère, fleurs de lys, sang royal, odyssée... je voyais de grands Huns noirs galoper dans la neige. Un Attila de neige.

Je voyais aussi mon père, enfant vêtu de noir, glisser dans un traîneau sur une pente neigeuse. Je voyais une neige d'ancêtres. Les illustrations du livre n'étaient pas en couleurs, mais le noir et le blanc servaient exactement ce qu'elles devaient traduire. La neige effaçait les bigarrures du monde, ne laissant subsister que ce rapport tragique et fascinant du noir et du blanc. Tel était le secret le plus profond de la neige. Cette mort, cette nudité, ce deuil, cette clarté. Ce mélange de fourrure et de férocité. Cette idée de cadavre et de virginité.

Mais tant d'implications de mort, de pureté, de sexe, de barbarie et de fatalité n'entachaient pas mon allégresse, sa juvénilité totale. Car ma joie était jeune, sa source jaillissait. Dans cette eau transparente le monde entier pouvait sans danger se mirer, l'histoire et la mémoire, une poussière d'ancêtres et de mots noirs. Plus tard j'ai commencé d'écrire aussi pour retrouver le rapport sacré de la neige et du noir, des mots comme de sombres oiseaux sur la blancheur de la page.